

III. HISTOIRE, ANTHROPOLOGIE

Georges PEYRONNET, *L'Islam et la civilisation islamique, VII^e-XIII^e siècle*. Collection U, Armand Colin, Paris, 1992. 17 × 23 cm, 376 p.

Entre 1960 et 1970, Dominique et Janine Sourdel, André Miquel, Claude Cahen et Nikita Élisséeff ont fait paraître quatre grands manuels destinés à l'initiation universitaire, d'esprit chaque fois très différent, traitant de l'histoire et de la civilisation de l'islam médiéval. Trois d'entre eux sont aujourd'hui introuvables sur le marché du livre neuf. Depuis lors, l'édition française ne nous avait pas offert grand-chose, sinon un manuel *Clio* rédigé par Robert Mantran qui ne couvrait que la période s'étendant jusqu'à l'an mil, un texte très sommaire de Burlot chez Hachette, quelques *Que sais-je ?*, obligatoirement de champ restreint, j'en oublie sans doute, mais l'ensemble reste très en deçà des manuels auxquels peuvent se référer les lecteurs anglophones. C'est pourquoi l'annonce d'un nouvel ouvrage, écrit par un maître de conférences de l'université de Brest, ancien pensionnaire de la Casa de Velasquez, dans la collection U, collection universitaire honorablement connue, a réjoui tout le monde. Une réclame en avait été adressée par un courrier officiel émanant d'un rectorat de la région parisienne. Malheureusement, une fois l'ouvrage entre nos mains, nous avons dû demander aux bibliothécaires de notre université d'avertir les étudiants qu'il *ne fallait pas* le consulter, et ce conseil a été renouvelé par écrit dans les bibliographies qui leur sont remises chaque année.

La page 358, ouverte par hasard en premier, s'achevait par une indication bibliographique concernant Emmanuel Sivan, « travail très documenté d'un historien musulman ». Cet ancien et brillant étudiant israélien de Claude Cahen est, depuis des années, un conseiller écouté du ministère des Affaires étrangères de son pays et ses derniers articles ne laissent pas penser à une conversion à l'islam. La page 59, ensuite consultée, nous apprit qu'un « hadith *matron* » est un hadith rejeté, que les juristes sont des « *fqih* », seul emploi d'un terme dialectal dans cette page. L'école juridique hanafite fut fondée par un « Hanafa » et le hanbalisme par « Hanbal ». Il nous fallait réécrire notre cours d'islamologie, devenu obsolète... Nous en vîmes alors à la description du second événement fondateur de la religion musulmane, après la Révélation, le califat de 'Ali.

Le chapitre V traite des sectes islamiques. P. 81-82, après une introduction, il présente, sous le titre, *Les kharidjites*, sans erreur notable mais sans précision réelle, l'origine du mouvement :

« Ce terme vient du verbe arabe, *kharadja*, “sortir, se révolter”. C'est ainsi que l'islam officiel, en présence de cette première révolte, a désigné ceux qui sont sortis de l'orthodoxie. Pourtant du point de vue religieux, les kharidjites restèrent sunnites. Mais ils s'écartèrent de la voie commune en se posant en contestataires politiques.

C'est en 656 que se produisit cette première sécession. Deux prétendants au califat venaient de livrer bataille, et l'on s'en était remis finalement à un arbitrage. Une partie des combattants refusa cette procédure : on les appela kharidjites... ».

À la même page 82, sous le titre, *Les mouvements chiites* (voir tableau, p. 368) et le sous-titre, *le chiisme*, l'information précédente est complétée par un texte dont voici les trois premières phrases,

pour le moins étonnantes : « Ali, gendre du Prophète et calife de 656 à 658, fut vaincu par un rival. Il abandonna ses droits, puis fut assassiné par un kharidjite en 661. Ses partisans, qu'on appela les chiites, se séparèrent des sunnites en fondant la Sunna sur l'autorité des membres de la famille de Mohammed, en excluant le témoignage de ses compagnons. Le calife doit descendre d'Ali, lui-même seul descendant direct du Prophète. »

Pourtant, p. 96, on trouve sous le titre *Ali* un récit de son califat qui, s'il comporte quelques erreurs (« les arbitres, en 659, déclarèrent Ali responsable du meurtre injuste d'Othman »), n'en est pas moins beaucoup plus conforme à la tradition généralement reçue et qui contredit évidemment le texte précédent. Est-ce bien du même personnage qu'il s'agit ?

On apprend, p. 85, que le fondateur des druzes se nommait « Druzi » et que les druzes se réfugièrent après la mort d'al-Hākim en 1021 sur les pentes du djébel Druze ; p. 88, que les soufis se groupèrent au IX^e siècle dans des *madrasas* et au XII^e siècle dans des confréries.

L'auteur, sûr de son savoir, aime à définir en quelques mots une catégorie ethnique. Ainsi, écrit-il, p. 130, « Les Noirs étaient domestiques, les femmes noires nourrices. Les Slaves, de race blanche, étaient musiciens ; on en faisait aussi des eunuques pour garder les harems, dans lesquels il y avait beaucoup de femmes slaves esclaves ; d'autres femmes étaient chanteuses. » À propos de l'Espagne musulmane se trouve, p. 156, un autre paragraphe consacré aux Slaves, qui les présente sous un jour différent. On sent le profit que pourront tirer de l'ouvrage les dessinateurs de BD qui ont besoin d'images simples et fortes. Quant aux commerçants, leur compte est vite réglé (p. 130, également) :

« Eux aussi (l'auteur vient d'écrire cinq lignes sur “les hommes de religion et de droit”) se trouvaient à mi-chemin entre le pouvoir et le peuple. Les fonctionnaires et les militaires les méprisaient à cause de l'âpreté dont les commerçants faisaient preuve pour accroître leurs profits, aussi étaient-ils généralement à l'écart de l'administration. Le peuple les admirait et les jalouxait à la fois. Beaucoup avaient des biens fonciers dans les environs des grandes villes. »

L'idée n'effleure pas l'auteur que les voyages des négociants au long cours contribuèrent efficacement à la constitution d'une culture islamique relativement homogène sur d'immenses espaces. Le hadith, de telle ou telle appartenance, se répandit préférentiellement sur tel ou tel itinéraire commercial. Celui que parcourait l'huile d'olive, entre la Syrie du Nord et l'Iraq du Nord, véhiculait surtout des traditions de sympathie chiite, celui que suivait la même denrée de Palestine à Bagdad privilégiait des traditions sunnites, souvent à tendance hanbalite.

Certains chapitres sont beaucoup plus développés que d'autres. Ainsi, plus de vingt pages sont consacrées à la Syrie et à l'Égypte, de la première croisade à la mort de « Saladin (*Sala al-Din* en arabe : “lumière de la foi”¹), alors que le récit sur l'histoire des quatre premiers califes et des conquêtes arabes avant 660 en occupe moins de quatre. Le portrait du calife Othman est purement négatif, on ne signale pas sous son règne, p. 95-96, la recension du Coran, pourtant mentionnée p. 39, et le lecteur ne peut comprendre pourquoi les sunnites sont attachés à son souvenir, notamment en Syrie. Quant au renouveau du califat abbasside au XII^e siècle et au règne d'al-Nāṣir, il n'en est pas fait mention.

1. *Sic*, p. 359, le mot *din* est défini *in fine* par « croyance révélée ».

Les estimations chiffrées de la population relèvent de la plus haute fantaisie, Damas se voit attribuer quatre cent mille habitants, page 123, cinq cent mille, p. 268. Aucune estimation précise ne peut être donnée dans l'état de nos connaissances, mais, jusqu'au XX^e siècle, Damas n'a, à mon sens, jamais dépassé, avec les villages proches de l'oasis, les cent cinquante mille habitants. À l'inverse, un chameau de caravane transportait heureusement plus de cinquante kilogrammes de charge utile et, selon le témoignage d'al-Musabbiḥī, les grandes caravanes arrivant à son époque du Maghreb en Égypte, pour effectuer le pèlerinage, dépassaient très largement les six mille chameaux, deux chiffres donnés comme limite supérieure, p. 252.

Aucun souci de rigueur n'apparaît dans la transcription, longues et brèves ne sont pas différencierées. La bibliographie est tout aussi fantaisiste. Sous les rubriques *Vie artistique et Architecture*, Henri Stierlin est cité deux fois, alors qu'Oleg Grabar, auteur de plusieurs ouvrages fondamentaux et directeur de la revue *Muqarnas*, ne figure pas. Dans la carte du monde islamique au milieu du XI^e siècle, la Syrie du Nord, la Djéziré et l'Iraq du Nord sont attribués aux Hamdānides qui avaient perdu tout pouvoir depuis plus d'un demi-siècle.

Un livre de près de quatre cents pages comporte évidemment aussi quelques passages tout à fait acceptables car inspirés directement de bons ouvrages, et donc sans danger pour les étudiants ; mais les contresens, les erreurs, les approximations sont trop nombreux et trop aléatoirement dispersés pour qu'on puisse s'y référer utilement. Pour l'honneur de la Casa de Velasquez, pour celui de l'université de Brest, et pour leur honneur, les éditions Armand Colin devraient retirer du marché tous les exemplaires non vendus.

Thierry BIANQUIS
(Université Lumière, Lyon II)

Stefan LEDER, *Das Korpus al-Hāfiṭam ibn ‘Adī (st. 207/822). Herkunft, Überlieferung, Gestalt früher Texte der ahbār Literatur*. Vittorio Klostermann, Frankfurt/Main, 1991. X + 358 p.

Ce livre, dont le titre en traduction française serait : *Le Corpus d'al-Hayṭam ibn 'Adī (m. 207/822). Provenance, transmission et forme de textes anciens de la littérature des ahbār*, apporte une preuve de plus de l'intérêt d'étudier les sources archaïques qui ont permis aux auteurs des grandes époques abbassides de se constituer. L'auteur, depuis peu professeur à Halle (-Wittenberg), est un ancien disciple à notre collègue Sellheim, Francfort, où il a présenté son travail comme doctorat d'État (habilitation). Il se propose d'étudier en sept chapitres les points suivants :

1. Les traditions isolées dans la littérature (avec une vue générale sur les collections et leurs sources, sur le processus de codification et la transmission d'al-H. dans la littérature des ahbār) (1-16).
2. Les œuvres d'al-H. et les textes qui lui sont attribués (17-51).
3. Divergence et authenticité dans des textes parallèles d'al-H. (53-139).
4. Un récit historique : le meurtre de Ḥālid al-Qasrī, un des gouverneurs de l'Irak, mort en 126/743 (141-195).